

## DISCUSSION

**R. LEVY** : L'évolution de cette recherche n'a pas été sans difficultés, sans retours en arrière et sans hésitations. Alors, j'ai un tout petit peu regretté que n'apparaisse pas plus manifestement, notamment, l'explication de Freud autour de questions aussi importantes que celle de l'identification au père, que celle du traitement du souvenir refoulé et de l'Œdipe en fait, si on reprend celles-ci en perspective hésitante. Elles nous apprennent qu'elles n'ont pas été élaborées sans peine, et qu'au fond si elles ont pu être produites pour en arriver jusqu'à un mythe, celui d'Œdipe, c'est que Freud était tout à fait embarrassé pour en dire quelque chose de plus.

Et c'est au sein et autour de ce qu'il ne pouvait pas dire, à chaque fois, notamment (dans l'une des questions que tu soulignais) il en était pour lui-même d'une mise en cause des pères, et du sien en particulier, et de la culpabilisation non pas des fils mais de lui-même en tant que fils, par rapport à ce qu'il ne pouvait dire de ce souvenir impossible à retrouver à l'égard de son propre père, qu'il a pu petit à petit énoncer un certain nombre d'éléments conceptuels, autour de ces questions là. Par exemple ce que tu évoquais de cette identification première.

Ce que je trouve intéressant est qu'il reste une question, au fond puisque c'est bien entendu les hésitations de Freud qui vont permettre le travail de Lacan ; c'est sur cette « identification » que Lacan va reprendre la question, la transformer et essayer d'avancer lui-même par rapport à ces points-là.

Tu évoquais, peut-être un petit peu rapidement, ce passage de l'identification au père dans sa réalité à une identification aux parents. Il y a là quelque chose de tout à fait fondamental parce que, dans le texte allemand, c'est très ambigu cette histoire de parents (c'est en note, entre parenthèses *Vater und Mutter Zusammen-gesetzte*), ce qui signifie, je crois, qu'il ne s'agit pas des parents, mais du père et de la mère, tous les deux intimement liés. Cela montre bien là la façon dont Freud est tout à fait embarrassé par rapport à ce qu'il en est, tout en sachant bien qu'il ne s'agit pas du père réel, qu'il ne s'agit pas non plus des parents, mais bien que le surmoi soit là déjà conceptualisé ; il hésite beaucoup sur cette question du père, que Lacan reprendra avec le manque, la métaphore paternelle et l'Autre. Et comme tu l'as fait remarquer, l'introduction d'une espèce de mythologie permettrait d'éviter la question du père réel, de la réalité en tout cas parentale; il ne peut pas non plus vraiment répondre à la question du mythe (ni) du père et de la mère pour l'enfant comme identification, et va renvoyer tout cela à la question de la mythologie de la horde primitive, mythologie du père, du sang... etc...

Le deuxième point : la question du souvenir impossible à retrouver va, tout au long de

la conceptualisation freudienne, faire difficulté, puisque c'est quand même un point essentiel en ce qui concerne la pratique même de l'analyse. En effet, si Freud est tellement enclin à frôler la question de savoir si, au départ, il y a un refoulé, et s'il est possible de le retrouver, c'est bien entendu parce que l'association libre est tout à fait en jeu à l'époque. Comme si, à partir du moment où on aurait retrouvé ce souvenir-là, on pourrait en quelque sorte se sortir de sa névrose /.../

Une question enfin, qui est liée au souvenir oublié, qui serait énoncé par Freud, ce souvenir comme premier: c'est celui du rapport sexuel entre les parents. On voit bien qu'il y a là un point, quelque chose qu'il est incapable d'énoncer pour lui-même et qu'il va organiser, à partir d'un mythe, c'est cette espèce de trou qui est là impossible à dire avec des mots, ce qui manque d'une chaîne, dans tout ce que cela a de plus terrifiant, il va au fond, en quelque sorte, le boucher ce trou-là: car il découvre finalement ce qu'il y a de réel en) eu dans le sexuel, qu'il va remplir par cette affaire d'Œdipe et puis de scène sexuelle primitive.

Voilà un peu ma critique sur la question de l'hésitation. Cela m'a un peu manqué que tu n'aies pas plus insisté sur ce qui est au fond complètement éclatant autour de la théorie - et c'est ce qui fonde même la théorie - : plus Freud est défaillant, plus il y a de l'invention théorique.

**P. SALVAIN** : Je suis on ne peut plus d'accord sur cette question de l'hésitation, pas seulement de l'hésitation mais de la façon dont le texte freudien, si on le lit comme un récit (précis ?) - ce n'est pas vrai effectivement, sauf ponctuellement -, peut témoigner à la fois de cette défaillance dans la continuation de son fantasme ou en tout cas tenir ce qui joue comme refoulement dans le rapport aux hystériques. Là où je ne te suivrai pas, c'est qu'après avoir justement rappelé ça, tu effaces dans le même mouvement en disant que Lacan, lui, est venu pour boucher les trous de Freud; il a laissé de côté la mythologie et, reprenant les points d'hésitation, il a pu les porter à la seconde puissance. Ce serait, pour le coup, ne pas voir que peut-être, sous certains éléments, la question est redoublée... et non par tranchée, par Lacan, s'installant là où Freud était défaillant.

**J.L. BAUDRY** : Plus même que sur l'hésitation, ne faudrait-il pas insister sur l'incertitude ? D'un côté on a quelque chose qui engage une élaboration théorique, et de l'autre côté on aurait une hésitation, quelque chose peut-être de plus psychologique, qui ouvrirait davantage sur une impasse à laquelle on ne peut se dérober. Je pense plutôt que toute la question de l'Œdipe aura été une sorte de mise en scène de l'incertitude, et d'une mise en œuvre, à partir de cette incertitude, d'un savoir sur le sujet humain. Et le passage de Freud à Lacan se pose au niveau même de l'incertitude, précisément en termes philosophiques.

**S. STOÏANOFF** : Ces deux exposés, compte tenu de leur richesse et la façon dont ils font difficulté, nous forcent à trouver un fil aussi bien dans le travail de Freud que dans celui de Lacan; un fil conducteur, un fil rouge, qui nous permettrait de lier l'objet psychanalytique à son champ. Ce que je voudrais suggérer à ce propos, c'est la nécessité d'une méthode, d'une méthode d'abord: de cette radicalisation du champ freudien par Lacan et de ce qui résulte de l'enseignement même de Lacan, puisque nous sommes réunis pour ça. La façon dont les choses ont été présentées consiste à dire : il y a eu Freud, et puis il y a eu Lacan ; et c'est bien cette articulation entre les deux qui est la chose qui nous importe.

La méthode de Lacan (une des méthodes, dirais-je, parce qu'à bien y réfléchir il y en

avait trois), mais la première résultait directement de sa pratique à lui. C'est une méthode qui consiste à prendre, par exemple, le sujet de Lacan et de penser dans le champ freudien, dans le champ de l'objet partiel, l'incidence qu'il y produit par le biais du discours hystérique. Ce rapport du sujet à l'Autre produit un reste qui laisse l'Autre barré, qui a son tour donne accès au sujet barré, etc... C'est toute la dialectique, en somme, de cette méthode lacanienne que nous avons à mettre en œuvre dans la cure.

Un mot concernant les deux autres méthodes suivies par Lacan. L'envers consiste non plus à prendre le sujet et à le reporter dans l'Autre pour obtenir un reste qui choit, mais à prendre l'autre comme « un tout seul » et voir comment le fait d'y faire surgir un signifiant peut produire un sujet quelconque. Par cette méthode qu'il appelait l'« envers », qui a porté ses fruits et qu'on a pu mettre en œuvre, par exemple dans les cartels, on peut obtenir un morcellement du moi, et donc un sujet susceptible de porter la parole, pour autant que le cartel est un lieu d'affrontement de discours et de production d'un sujet acéphale.

L'autre méthode est celle des nœuds, qui est plutôt le mythe lacanien qui reste à développer et, notamment ce nœud borroméen qui pose encore des problèmes qui nous dépassent. La chose importante serait de le reprendre au niveau de ce qu'il en est de la passe.

**A. RONDEPIERRE :** Je voudrais, à mon tour, tous vous remercier, et d'abord ceux qui ont fait ces deux exposés très argumentés et qui ont surtout le mérite, de mon point de vue, de satisfaire à notre programme de la journée, en suscitant d'autres interventions, par exemple, à l'instant, celles de R. Lévy et de S. Stoïanoff. Ce sont bien là des journées d'études qui remplissent tout à fait leur fonction. Ces exposés laissent des points non traités. Il s'agit d'ici le congrès de juin que tel ou tel d'entre nous commence à les aborder après A. Chateau et P. Salvain.

**R. LEVY :** Ce qui m'a beaucoup intéressé au fond à travers, scientifiquement, cette question d'objet pour Freud et sans doute pour Lacan aussi, c'est une question plus intrinsèque à la psychanalyse elle-même, c'est-à-dire : qu'est-ce que c'est que l'invention d'un concept. Je crois qu'avec Freud et Lacan on est tout à fait interrogé par cette façon de vouloir organiser un certain nombre de points, et de les formaliser ensuite, mais à partir de choses, et de moments, qui sont tout à fait spécifiques. Et ce sont sans doute deux façons différentes d'inventer un concept, et ensuite de le traiter. /.../ En ce qui concerne Lacan, la question reste posée, probablement dans les trois termes que Stoïanoff a soulignés ; je crois qu'il y en a plus de trois... Qu'est-ce que c'est donc que l'invention du concept pour Freud et pour Lacan ? La question du mythe. Freud ne peut pas aller au-delà d'un dire et il a recours à autre chose, et cet autre chose n'est justement pas du même ordre que celui de Lacan. /.../ Lacan traite de tout, mais précisément en l'abordant par son bord, qui est vraiment, je crois, quelque chose de très particulier, qui ne l'a pas du tout porté vers la même direction que celle qu'utilisait Freud, en bouchant avec le mythe de la horde ou le mythe de l'Œdipe. J'ai été moi-même assez impressionné par ce que j'ai lu du livre de Juranville, *Lacan et la Philosophie*. A propos de ce problème justement, il indique que la réponse de Freud, pour essayer d'établir le concept, part d'un certain empirisme, alors que Lacan, lui, en arrive à tenter de cerner un concept à partir d'une modification du discours philosophique pour le transformer en discours analytique; et cette modification permet chez lui, non pas de cerner le concept - il reste ouvert - mais enfin, il a un sens, il a une direction. Ça m'a paru extrêmement bien expliqué dans ce bouquin de Juranville.

**A. CHATEAU** : Je voudrais quand même rappeler que, pour Lacan, le discours philosophique est de l'ordre du discours de l'hystérique.

**X** : Oui, le discours analytique est là considéré comme une espèce de déviation du discours philosophique, et il apporte par l'ouverture, par le doute, une vérité partielle, ce qui est de l'ordre déjà de ce qu'on commence à saisir, et qui n'est pas bien entendu délimité.

**P. SALVAIN** : Si l'on prend le texte de Freud et de Lacan en tant que modèle, en les comparant, en cherchant à voir leurs recouvrements pour construire un modèle qui ferait leur lien, cela m'embarrasse et ne me paraît guère souhaitable. Quant à la question du doute : le discours philosophique pose lui-même la question du doute; si le discours analytique intervient là, c'est pour dire qu'il y a une certitude insue.

**D. POISSONNIER** : Je trouve un peu ennuyeux quand même de mettre le discours analytique dans une sorte de prolongement et d'aboutissement du discours philosophique un petit peu délié; il me semble qu'il y a des ruptures beaucoup plus radicales qu'une simple déviation du discours philosophique. Mais je n'ai pas lu ce livre.

**P. SALVAIN** : Le bouquin de Juranville montre bien, par exemple, comme la sexualité est ramenée au névrotique; cette version névrotique freudienne est toujours mise à l'écart pour promouvoir une sublimation.

**J.L. BAUDRY** : Je dirais qu'il y a deux background à cette chaîne culturelle, qui n'appartiennent pas au même mouvement, chez Freud et chez Lacan. Il y a, chez Freud, un background culturel très scientifique, et chez Lacan ce background est philosophique, avec la transformation qu'il lui apporte. L'origine culturelle est différente. Tout ce qui s'est passé - il ne faut pas l'oublier - du côté de la philosophie dans les années 50, a eu une action incontestable sur Lacan, avec la filiation de Bataille, Kojève, Hegel, plus Husserl; alors que pour Freud le background était très différent.

**A. RONDEPIERRE** : Je ne trouve pas cela simple, cette façon d'opposer Freud et Lacan en opposant leurs époques. Il n'est pas du tout certain qu'ils n'appartiennent pas à la même époque. Simplement ils n'y participent pas de la même façon. Lacan va prendre en compte les recherches logiques, la philosophie qui se proclame positivisme logique, la linguistique, tout ce mouvement d'idées, aussi bien contemporain de Freud. Tandis que Freud, sans probablement ignorer ces courants de pensées qui prennent leur source à Vienne, ne semble pas les intégrer dans son argumentation théorique. L'intérêt de distinguer ces deux étapes, c'est de faire valoir l'effet d'après-coup de l'enseignement de Lacan sur celui de Freud dans la même époque.

A cet égard, on remarque bien, dans l'un comme l'autre de ces enseignements, la prévalence de la référence à l'hystérie cela ressortait nettement des deux exposés de ce matin. Je suis frappé par exemple par le caractère extensif, et à la limite confusionnant de cette référence à l'hystérie. Aussi bien chez Freud que chez Lacan. La mise en relation des citations de Freud, auxquelles l'accès est rendu plus aisé du fait des index des œuvres complètes est déjà tout à fait explicite de ce point de vue. Pour Lacan, ce type de recherches, moins habituel actuellement encore, fait apparaître des difficultés semblables. Il est frappant par exemple que

pour Lacan, dans l'ensemble encore incomplet des citations mises en valeur ce matin, la disjonction entre hystérique et femme soit moins qu'assurée. Ce trait est d'autant plus marquant qu'on le retrouve chez Freud. Il est évident que l'on ne doit pas en rester au Lacan de 1969 ou 1970, puisque l'on trouve tout un développement de cette question dans *Encore*, notamment à propos des formules de la sexualité, et plus tard à propos des nœuds, borroméens ou autres, où les problèmes sont reposés de façon sensiblement différente.

Il s'agirait de savoir si dans les séminaires suivants et jusqu'aux derniers, il y a une théorie de l'hystérie constituée. Théorie qui succéderait à l'étape de la conceptualisation lacanienne dans laquelle il finit de déplacer le terme d'hystérie de sa position d'étiquette d'une catégorie nosographique, pour l'amener à intituler l'un de ses quatre discours. Il faut souligner que cette opération avait été engagée par Freud avec la formation du concept de transfert, lui-même venant intituler un certain type d'hystérie ou de névrose en général, Hystérie de transfert, névrose de transfert, en créant de ce fait une nouvelle catégorie nosographique répondant aux exigences théoriques de la pratique qu'il venait de créer. C'est la raison de l'instabilité de cette nouvelle catégorie nosologique et le caractère migrateur de l'hystérie, qui, retentissant sur l'histoire même du concept, conduit à une universalisation que traduit le vocable de discours hystérique.

Pour répondre à Stoianoff, je remarque que l'une des cinq voies d'accès que nos deux réunions préparatoires avaient permis de dessiner, empruntée ce matin par les deux intervenants, consistait à prendre le parti de suivre l'ordre chronologique. Ces exposés, en suivant cette méthode, ont effectivement dégagé différents moments de cette transformation conceptuelle.

**J.L. BAUDRY** : Je me posais la question de savoir si, pour Freud, l'hystérie n'avait pas été l'expression d'une certaine réponse à la mise en échec, par l'hystérique, du discours scientifique et du savoir médical, et, pour Lacan, à la mise en échec du discours philosophique. Ces deux mises en échec sont un peu différentes, un peu éclatées.

**R. LEVY** : Ce qui est en jeu, c'est la pratique de la psychanalyse. Traiter l'hystérie ou le souvenir refoulé par le mythe, et le traiter par un discours ou à partir d'un discours, c'est quand même, me semble-t-il, deux directions et deux conceptualisations cliniques différentes.

**A. RONDEPIERRE** : Les commentaires qui ont fait suite aux deux exposés de ce matin, laissent supposer qu'il y a une définition stable de l'hystérie, alors que c'est précisément la question que soulèvent ces deux exposés, en attendant que les exposés suivants de cet après-midi et de demain matin mettent en évidence, par d'autres voies, cette instabilité essentielle de l'hystérie et de son concept.

**C. GARNIER - PUGLIO** intervient sur le thème: Annonciation, énonciation, énoncé.